

Pour avoir les dents du bonheur, on se passait des lames de couteau entre les dents, convaincus qu'en se les écartant un peu, on passerait nous aussi pour des heureux. Et quand le couteau ripait, qu'il entamait la lèvre ou perçait la joue, à cause d'un coup de coude malheureux, c'est que les petits cousins étaient là.

Chaque fois qu'il nous arrivait de la famille, chaque fois que de loin nous venait le bruit d'une voiture à la lutte, avec les frangins on filait direct dans les grands arbres, une bonne dizaine de mètres au-dessus du sol, et on restait planqués là-haut jusqu'à temps que le sommeil nous décroche. Pourtant on aurait bien aimé leur faire un accueil aux cousins, on aurait bien aimé les recevoir dans ce qu'il y a de plus cosy, planter les parasols et étaler nos chaises longues, mais on n'en avait pas.

Quand elle passait nous voir, la famille, c'était toujours en coup de vent, sans jamais

avoir le temps de rester, et toujours pour ramener quelque chose. Des jonquilles au printemps, des noisettes en septembre, et tout le reste en été. L'hiver par contre on ne les voyait pas. Vu la saison, ceux-là, c'est pour le muguet qu'ils venaient nous voir. Comme l'année dernière, ils ratisseront leur hectare de sous-bois à quatre pattes, des heures et des heures à regarder le cul des feuilles, le tout sans se salir, après quoi ils caleront ça dans un dispositif de sacs plastique, trois douzaines d'œufs par-dessus le marché, une ponte qu'ils reçoivent chaque fois comme une bénédiction. Et même si le tout sera cuit par cinq cents kilomètres classés rouge, même si les salades plieront et que les fleurs auront vite fait de déchanter, au moins ça justifiera l'embouteillage.

Pourtant ils n'ont rien d'extraordinaire nos œufs frais, d'autant que la plupart du temps on les prend au Mammouth.

Une fois sur le chemin, leur carrosse se dégueulassait d'un coup, trois cents bons mètres d'essorage pour finir le voyage. Après on les regardait descendre de là-dedans, tout petits en bas, mal finis de déplier. La tante révisait sa jupe en époussetant des miettes, l'oncle se détendait en inspirant large, et les portières

se refermaient dans un bruit impeccable. Les petits cousins par contre attendaient qu'on leur ouvre, avec la tête qu'on fait quand on sait que l'eau sera froide, puis ils sortaient de là-dedans comme une portée de chatons, deux paires de joues roses qui nous cherchaient partout. Mais ils ne bougeaient que du regard, les chatons, tétanisés par le moelleux de la cour et la contrainte absolue de ne pas saloper leurs chaussures. Et jamais, jamais ne leur venait l'idée de jeter un coup d'œil en l'air, comme si c'était pas naturel de nous trouver en haut.

À trois sur une branche, faut dire que chez nous les arbres sont solides. Le petit Thom, les yeux passés au charbon de bois, comme le Totor moyen, et moi ; tous trois les paupières au charbon de bois. Parfois, même entre nous on se faisait peur.

Pour éviter que l'arbre chahute trop il fallait bâillonner le petit Thom, la paume en sparadrap. Un mal fou à le faire taire celui-là. Quant au Totor moyen, à douze ans passés, il ne parlait toujours pas. Le Totor, c'était un genre de muet dont le silence nous revenait cher, un silence à consultations qui rendait fous les parents, des heures et des heures de couloirs pour tomber sur des toubibs de plus en plus

perplexes, mais qui ne désespéraient cependant pas de nous le miraculer, considérant que c'était de l'ordre de la psychologie, une façon pour lui de se braquer contre le monde. Pas de doute qu'un jour ou l'autre le goût de dire lui reviendra.

Il n'empêche que c'était du velours une maladie comme ça, d'ailleurs si on y avait pensé plus tôt on l'aurait eue nous aussi, parce que le Totor moyen, vu que d'une certaine façon il n'existait qu'à peine, vu qu'il était verrouillé dans son mystère, personne ne l'engueulait jamais. Jamais il ne se prenait un mot plus haut que l'autre. Jamais on ne lui ouvrait le champ de la riposte. Total il ne faisait qu'écrire. Même dans l'arbre il écrivait. Quant à savoir ce qu'il pouvait bien raconter, tout le monde s'en foutait. Un genre de grande fresque auto-personnelle, un gribouillis maladif ou des conneries sans suite, qu'importe, de toute façon on n'est pas trop curieux dans la famille.

C'était fleuri chez nous, d'en haut ça se voyait bien. D'abord il y avait la cour, mais pas de ces belles cours à pavillon, de ces longs plans nivelés par le gravillon. La nôtre était plutôt du genre improvisée, de ces cours de fortune tassées par les pas, servant juste d'intervalle entre chez soi et le monde. Les fleurs,

elles avaient été semées là par poignées, sans vrai goût ni arrosoir, avec tout juste le vague espoir qu'un jour elles ressemblent à la photo du sachet.

En plus de la cour et du jardin, on embrassait ces environs que contenaient nos piquets, des hectares de jachères décidées en haut lieu, des herbes folles à friser tout l'été et à pourrir sous la neige. Les murets, on les disait faits par les Romains, du temps des oppidums, des tas de pierres qu'étaient debout depuis toujours, et qui s'éboulaient seulement depuis quelque temps. Les piquets par contre étaient morts depuis belle lurette, gris et cassants comme du bois sec. De loin ça faisait comme des tombes, les petites croix chavirées des cimetières. Quant à la terre qu'il y avait dedans elle ne valait plus guère que le prix des barbelés, des barbelés rendus venimeux paraît-il, rouillés jusqu'au tétanos. C'est la grand-mère qui disait de s'en méfier des barbelés. Elle était pourtant vache, la grand-mère, mais peut-être pas au point de nous souhaiter le tétanos.

Le seul truc un peu moderne du panorama c'était la queue du boeing, une saillie rouge et jaune qui brillait quel que soit le temps, un genre de menhir qui n'avait pas le mérite des siècles, mais n'en était pas moins la seule vraie

curiosité de la région. Aux beaux jours, les gens venaient de loin pour voir ça et s'y faire photographeur comme si c'était un site. Il faut reconnaître que quand le soleil tape là-dedans c'est beau comme en plein ciel, ça brille tellement qu'on croirait bien que ça file, et même si l'avion ne vole plus, même s'il est loin d'être au complet, il faut reconnaître que c'est tout de même impressionnant. D'ailleurs on dit toujours qu'on devrait se mettre à l'autre bout du champ avec une casquette et faire payer l'entrée, et puis on ne le fait jamais.

Qu'un ustensile aussi abouti se soit échoué justement au-dessus de chez nous, que le fleuron de l'aéronautique soit venu buter sur nos piquets, c'est vrai que c'était troublant, mais peut-être pas au point d'en tirer des conclusions. Et pourtant ils auront été nombreux à le faire, certains seront même allés jusqu'à faire de nous des symboles, alors que dans le fond on ne méritait pas ça.

Une famille bien anodine que celle-là, avec tout de même un vrai lieu-dit pour soi tout seul, de ces fines pancartes bleues qui poussent au bord des départementales et dont jamais personne ne se préoccupe, sinon quand on les cherche, ou que l'on est perdu. C'est d'ailleurs les premiers mots qui viennent à tous ceux qui passent les voir, on s'est perdus, comme si le simple fait de leur rendre visite, d'un certain point de vue, c'était se perdre.

Plutôt que d'un lieu-dit certains préfèrent parler de trou, ce genre d'énigme de l'écorce terrestre, de ces culs-de-sac définitifs dont on ne réchappe qu'au prix d'un demi-tour. Un trou.

Ceux qui habitent là, eux aussi parlent de trou, mais pour leur part avec un soupçon de vanité, une satisfaction en tout cas, comme s'il y avait quelque orgueil à habiter un coin à ce point reculé, une ferme si peu dénommée que le facteur lui-même n'a que les patronymes

pour tout repère. Pour le reste c'est une maison toute simple à comprendre, une petite maison à six fenêtres, trois au premier et trois en bas, dont une porte.

Malgré ce manque d'attrait cette région est des plus doucereuses, une campagne tout ce qu'il y a de calme et velouté, sans le moindre volcan à menacer de réveil, ni le moindre grand large à ramener ses tempêtes. Ici, où qu'on regarde, les vaches sont toujours en pente, pour autant on ne peut pas dire que ce soit la montagne, tout juste des monts, des champs de monts à déjouer l'horizon. En plus de vous ouvrir une vue, l'avantage des monts c'est de varier les expositions ; plein sud pour que les raisins soient mûrs, le levant pour que les fleurs soient douces, et un nord-est tout en ombre pour qui s'oserait à la betterave. Pour le reste il arrive souvent que le soleil soit torride, surtout vers midi, craquelant la nuque des hommes et dispersant la terre. En certains endroits du cause on prétend même qu'il est des pierres qui se mettent à fondre, soudain liquides, et que parfois des moutons sombrent en dedans. On dit aussi que s'il y a si peu de terre entre les cailloux c'est pour pas que l'homme se baisse, qu'il ne perde pas son temps à essayer d'en tirer quelque chose.



Ce que l'on sait aussi de la région c'est qu'elle est sinistrée, sans pourtant qu'on y recense le moindre danger, pas le moindre péril apparemment, et si en d'autres temps il y eut bien le phylloxéra et une glorieuse hécatombe à cause d'une guerre mondiale, la dernière guerre en date fut celle de la tomate, un exode au cas par cas.

Quant à ceux qui sont restés là, longtemps on les aura relégués à leur folklore, figés dans ces décors qui faisaient les photos d'antan, et à les voir vivre comme ça au grand air, avec leurs mines sanguines et leurs pulls sans rayures, à les voir entourés de ces verdurees qui fondent la vertu des pots de yaourt, on supposait qu'ils avaient tout. D'ailleurs ces derniers temps, dans une confusion toute citadine, on en venait même à les envier.